

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Clo

Wilfrid Lemoyne

Volume 9, Number 5 (53), September–October 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29600ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemoyne, W. (1967). Clo. *Liberté*, 9(5), 60–62.

clo

Un galet qui touche l'onde. Ou une onde qui frissonne dans son eau. Ou la note retenue d'une cloche. Ou une lumière petite, pleine et ronde et dense qui éclaire ce qu'elle voit. Ainsi je t'aperçois. Ainsi je te nomme : Clo.

Tu as reconnu ta musique. Tu ouvres les yeux et tu me vois. Tu me vois et tu souris. Tes yeux tout noirs me donnent leur éclat le plus chaud. Je veux toucher ton visage et ton cou. Je veux que mes paumes vides se cambrent tout au long de tes lignes fermes et douces. Mais je ne sais.

Clo, je ne t'avais jamais vue !

Aujourd'hui, je ne sais que nommer Clo. Que regarder Clo cueillir des fleurs que je ne connais pas; avec tes mains petites, précises, qui brisent une à une les tiges mouillées; avec tes doigts qui savent toujours se poser, toujours. Et ranger les unes près des autres les fleurs choisies dans un panier rond tout blond comme un astre. Est-ce une étoile que tu poses ainsi dans la nuit de tes cheveux ? Comment sais-tu ennoblir cette fleur des terres abandonnées ?

Tu lui prêtes le souffle long de toi; la course toujours neuve de ton sang la vérité mouvante de tes gestes. Cette fleur porte en flambeau la lumière de ta présence. La déposeras-tu dans le creux de mes mains que bientôt j'ouvrirai ?

Je cherche en mon bras le geste du tien quand il cueille; en ma main, le geste de la tienne quand elle prend; en mon oeil le regard de ton oeil, comme l'attente d'un oiseau.

Clo, je te vois.

Premier jour de ta présence; chaud soleil de lumière, de couleur et de toi.

J'ouvre plus grands mes yeux déjà pleins de Clo. Pourrai-je encore un jour les refermer ? Il ne faut pas que les doigts de Clo, que le cou de Clo ne soient que des ombres; pas que les yeux de Clo ne réchauffent qu'une image !

J'ouvre encore mon regard jusqu'au fond de ma joie. Ce n'est

pas une image, c'est toi qui entre dans ta maison; j'entends tes pas sur les bois des marches.

Dans les herbes longues tu as tracé le chemin où tu fus Clo pour la première fois.

Clo, un oiseau se pose à ta fenêtre, tu lui souris et il chante, puis il s'envole comme ton rire.

Tu ris! Mais je ne vois pas les claires cascades; je ne vois pas dans l'air les anneaux de ta voix; je ne peux toucher les lointains cristaux sonores de ta gorge!

Clo! Je ne sais, mais tu m'apprendras. Je marcherai dans les herbes ployées de ton chemin, je frapperai à ta porte; tu m'ouvriras tes yeux, tu seras belle, petite, dense, lumineuse, avec cette fleur de notre jour dans les cheveux.

Tes chevilles que les grandes herbes dissimulaient. Elles sont rondes, fines, à peine visibles, tes chevilles. Je sais que la couleur de ton cou, de ton visage, s'y retrouve, chaude; qu'une veine bleue les traverse comme un signe agité. Ainsi qu'en ton visage, ton cœur y bouge et grandit ta présence.

Clo, puis-je connaître les secrets de toi dont je n'ai vu que l'équilibre d'un geste, que la braise mobile des yeux? Mais je sais.

Car je m'allongeai dans mon premier regard long jusqu'à toi où je me multipliai par toi; grandi par toi aux mesures distendues de la lumière posée en la joie de ta présence découverte.

Au bout de tes doigts précis un dessin attend l'élan que tu tardes à lui donner; un dessin à ton image de lignes nettes, de formes denses, retenues au seuil d'un espace innommé.

La venue de notre neuve géométrie est le signal de mon appartenance. Clo en est le sceau.

*

Clo, j'y suis. Tu n'as pas entendu mes pas; je feutre ma présence en oeil immobile de chat.

Il fait beau, il fait doux, il fait jour; j'y ajoute le nom que je te donne. Clo, tu es; présente à mon silence tu es Clo. Seuls tes yeux parlent d'une joie en toi. Clo, es-tu présente pour moi?

Je te connais même en tes gestes à venir; tu les donnais tous en ton geste de cueillir. Je sais toute la vie de ton sang depuis que je vois la veine courbe en ta cheville. Puis au delà de tout, le sourire de l'astre clair dans tes cheveux de nuit.

Tu assembles les fleurs en un vase de cristal. Tu poses les fleurs sur une table et tu chantes. Faut-il que tu me voies? Il me semble que seule, tu ne fut jamais seule; que tu es habitée de couleurs et d'ombres multiples. Tu regardes ta main arrêtée; que vois-tu en tes yeux sombres soudain?

Clo, j'y suis; je suis bien.

*

Or, tu m'as vu. Tu ne m'as rien dit, tu m'as pris la main, tu m'as conduit dans la lumière puis tu m'as regardé.

Le scalpел en tes yeux qui se taille de longues sangles en moi! Pour nous attacher en des nœuds de toi et de moi; pour me libérer,

car avant toi j'étais funambule sur un haut fil qui n'en finissait plus de franchir les abîmes. Et j'étais seul.

Au seuil de tes yeux d'équilibre, j'ai vu les abîmes se combler, mourir les ténèbres et monter le sourire au centre de tes yeux.

Ai-je souri si près de la fleur de notre premier jour ?

Cette petite musique de Clo qui danse et gambade et vole et virevolte et saute en cascade juste au bord de l'ombre...

Que je t'ai contemplée longtemps dans la maison de ma découverte !

*

Tu es nombreuse. Ton chiffre se déroule sans limite; nous vivons mon étonnement sur le tracé de ta lumière.

Clo, tu es l'eau de ton regard où m'appellent tes signaux.

Dans l'évanouissante braise de tes yeux s'immobilise mon attente en aube calme étendue sur le souffle de notre jour.

Seras-tu ma naissance ? Car avant, il y avait ce funambule. Est-ce possible que tu sois mon sol, tu sois mes plantes, sois mes parfums, mes promenades, animaux, liberté. Ma liberté dans le nombre de Clo !

Tu ris, et avec mes doigts je compte les perles de ta joie; tu bondis, et je danse avec toi; tu chancelles, et je me blesse; tu bois, et je m'enivre.

Voici que tes mains précises, tes mains calmes m'indiquent la cathédrale bouleversante où je m'agenouille.

Voici que j'emprunte la magie de tes doigts, que je te reconnais, que je t'explore, que je creuse ma joie, que je m'ajoute à ton chiffre !

Les grandes orgues se taisent mais je sens tendue leur impatience sous les voûtes d'ombre.

Clo, tu as trouvé la clé de la musique des voûtes !

*

Je suis maintenant debout, avec toi, au pied des stalagmites surgies du canyon de ma ville. Tu es le chatoiement de leur verre lumineux dans la poussée verticale de leurs aiguilles d'acier.

En toi se confondent les signaux phosphorescents des chevaliers d'arcs-en-ciel. Vous chevauchez les lumières violentes des labyrinthes de l'altitude et tu grandis à la mesure de ma découverte de toi.

Tu relèves la tête, tu renverses la tête, tu t'accroches à mon bras, ta voix monte le long des gratte-ciel et voici que je cueille en tes cheveux la fleur vivante de notre jour qui allait tomber. Clo, j'ai le vertige !

*

Clo, tu es précise comme les lignes sur le plan de ma ville; tu es neuve comme ce voyage d'un homme sur la Lune; tu es exacte comme l'oeil astronomique et vaste et sans fin comme le chant des sphères.

Et pourtant tu es là, et fragile, et belle comme la pensée que je soigne au seuil de ton jardin.

Et puis j'ai vu que tes yeux ne cillent pas quand le soleil se pose sur ton visage...